

—Une chanson ! une chanson !

La vieilleuse se leva de nouveau ; elle voulut expliquer qu'elle était enrouée, et ne pouvant se faire entendre tant on criait, dans un tohu-bohu joyeux, elle mit la main sur sa gorge, en pantoïmme et toussa !

Ce geste, également, avait été prévu par Montrésor.

On répondit, de tous les coins :

—Ça ne fait rien !

—Chantez comme vous pourrez !

—On vous applaudira quand même !

Alors elle se mit à rire, fit signe qu'elle allait chanter et soudain tout s'apaisa comme un enchantement.

Elle se leva, grimpa sur son fauteuil :

Et d'une voix claire où il n'y avait nulle trace de fatigue ou d'enrouement, elle lança le titre de sa chanson :

—Le *Chant des Ouvriers*, de Pierre Dupont.

Elle chanta sans accompagnement, car l'orchestre n'était pas dans le secret et d'autre part, Montrésor lui avait défendu d'apporter sa vielle. Elle n'en fut pas moins religieusement écoutée et aux premières paroles de la chanson révolutionnaire, il y eut un frémissement dans la salle, suivi d'un silence de mort :

Nous dont la lampe le matin.
Au clairon du coq se rallume,
Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume
Nous qui, des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse

Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons

A l'indépendance du monde !

Fanchon était trop habituée à son public, pour ne pas remarquer du premier coup l'émotion profonde qui s'était emparée de la salle tout entière. Dans les yeux de quelques-uns des spectateurs, je ne sais quelle épouvante de cette hardiesse de la jeune fille. Dans les yeux des autres, de la fièvre qui montait de toutes les aspirations intérieures entassées et fermentant depuis de si longs jours.

Cette émotion ne fit que grandir aux couplets suivants :

Nos bras, sans relâche tendus
Aux flots jaloux, au sol avare
Ravissant leurs trésors perdus
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux
Fruits du coteau, grains de la plaine :
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec votre laine !

Quel fruit avons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échine ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes qu'un tas de machines
Nos babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles.
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Une sorte de grondement, pareil à celui de la mer, s'éleva du fond de la salle. On sentait, cinglée par ses couplets, monter la colère du peuple.

Tous ces visages étaient pâles, comme à la veille d'un événement duquel eût dépendu la vie.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leur mamelles.
Et lui, plus tard croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles :
De nos jours, le droit du seigneur
Père sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtisans de boutique.

Le jeune comte de Beauchamp n'était pas moins ému que les autres. Il comprenait la gravité de l'acte que Fanchon accomplissait là. Eh bien, qu'en somme, étant donné l'âge de la jeune fille, il se disait qu'elle avait peu de chose à craindre, malgré cela il était peu rassuré.

Montaiglon contemplait la jeune fille avec une sorte d'avidité. Il ne faisait plus attention à Jacques en ce moment. Il était tout à Fanchon et machinalement, de minute en minute se répétait :

—Comme elle est belle ! comme elle est belle ! !

Elle, Fanchon, n'entendait pas, ne voyait pas.

Elle semblait, en cet instant, planer au-dessus de toutes ces qua-

relles, au milieu de la célébrité qui l'entourait, dans cette affection de tout un peuple dont elle chantait les secrètes aspirations. Elle se sentait tout enveloppée du magnétisme de la salle. Tous ces yeux lui donnaient de la force, ardents et sombres. Toutes ces lèvres frémissantes semblaient vouloir répéter, après elle, ces strophes de reproches sociaux et d'âpres désillusions.

Mal vêtus, logés dans des trous
Sous les combles, dans les décombres
Nous vivons avec les hiboux,
Et les larrons, amis des ombres ;

Cependant notre sang vermeil.
Coule impétueux dans nos veines ;
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes !...

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant,
L'amour est plus fort que la guerre,
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

Et elle reprit le refrain, emportée elle-même par le souffle puissant de cette chanson :

Aimons-nous et quand nous pourrions
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, buvons, buvons,
A l'indépendance du monde !

Pendant cinq minutes, après qu'elle eut repris sa place, on n'entendit que des applaudissements.

Le calme eut beaucoup de peine à renaître et il fallut que sur la scène le régisseur vint frapper quatre ou cinq fois les trois coups pour qu'on l'entendît et que les rumeurs prissent fin.

Jacques de Beauchamp lui glissa à l'oreille :

—Pourquoi avoir choisi cette chanson ? Vous risquez de vous attirer bien des ennuis.

—Qu'ai-je à craindre ? Que pourrait-on faire contre moi ? Si l'on veut me faire de la peine, n'êtes-vous pas là, vous ou votre mère pour me protéger.

Il y eut un grand bonheur dans les yeux de Jacques.

—Merci, Fanchon, pour ce que vous venez de me dire là !

Montaiglon avait profité de la reprise du spectacle pour s'esquiver.

Mais en partant il avait laissé tomber un regard haineux sur Jacques, et sur Fanchon un regard de convoitise.

Jacques et Fanchon n'y prirent pas garde.

Le comte lui disait, à ce moment ;

—Il y avait des mouchards dans la salle, cela est certain, en outre des sergents de ville ordinaires. Déjà, ils sont en train de rendre compte au commissaire de ce qui s'est passé. La censure ne vous eût pas permis de chanter cette chanson et vous vous êtes passé de l'autorisation de la censure. La Préfecture de police va sévir, vous allez voir arriver une escouade d'agents et le concert sera fermé. Cela produira sûrement une bagarre. Et c'est vous, Fanchon, qui en serez cause. La bagarre amènera des coups, peut-être des blessés, et il y aura des arrestations. Vous n'avez pas réfléchi à tout cela.

Fanchon restait tout interdite.

—Non, il est vrai, dit-elle, et M. Montrésor aurait dû me prévenir.

—Il savait donc ce qui allait se passer ?

—Oui. De point en point.

—Vous n'avez agi que d'après ses indications ?

—Et sur son conseil.

—Je comprends. C'est une réclame. Et habilement faite, car en somme, il fera l'innocent, n'est-ce pas, niera toute complicité avec vous. Cela aura fait dans Paris un tapage énorme et ce qu'il risque, c'est de voir fermer son concert pendant deux ou trois jours.

—Juste !

—Eh bien, Fanchon, ne restez pas ici. Partez ! s'il arrive une émeute, tout à l'heure, il ne faut pas que vous vous y trouviez.

—Et moi, je veux rester, dit-elle bravement. C'est moi qui serai cause de toutes les complications que je n'avais pas prévues. Ce serait lâche de fuir. Vous avez vu comme le monde m'aime et m'acclame. On m'écouterait peut-être quand j'essayerai d'empêcher le désordre. Dans tous les cas, que l'on m'écoute ou non, c'est mon devoir de rester.

Elle resta, en effet. Mais rien ne se produisit de ce que Jacques de Beauchamp avait prévu.

A la fin du spectacle, seulement, un agent remit un pli à Montrésor qui venait d'arriver et à qui l'inspecteur Marcel avait raconté ce qui s'était passé. Montrésor, navré, levait les grands bras, pou-